

LES DIEUX DE PIERRE (Première partie)

Au cours des mois de septembre 2020 et avril 2021, j'avais eu l'occasion de présenter deux articles relatifs à la pierre gravée connue sous le nom de « Dalle des Chevaliers » et, au terme de ces travaux, de former une hypothèse quant à la symbolique religieuse ayant probablement inspiré l'artiste l'ayant conçue au cours du Haut Moyen-âge.

http://www.renne-le-chateau.com/pier_gra/pier_gra.html#ancre10
http://www.renne-le-chateau.com/pier_gra/pier_gra1.html#ancre9

C'est sur la base de ces deux études que j'ai repris mes recherches, afin d'affiner mon propos et tenter d'établir que le modèle de cette pierre gravée venait de l'Europe Orientale... et plus précisément des **Balkans**.

Les études historiques sérieuses et référencées relatives à cette œuvre paléochrétienne indiquent que la dalle fut découverte retournée, motifs contre terre, en 1886, lors des travaux de réfection de l'église de Rennes-le-Château opérés sous la houlette de l'abbé Béranger Saunière. Les spécialistes mentionnent qu'il pouvait s'agir d'une « plaque de chancel », c'est-à-dire un élément de clôture qui séparait le chœur d'un édifice chrétien de la nef, ainsi que décidé par l'Empereur Charlemagne dans son œuvre de rénovation religieuse, afin que les laïcs se tiennent désormais à distance de l'autel ainsi que des officiants du clergé.

Les plaques, ainsi érigés en barrières séparant le profane du sacré, se trouvaient imbriquées dans des supports, horizontaux ou verticaux, également sculptés. Pourtant, cette hypothèse mérite d'être discutée... nous le ferons.



Support de claustra au musée d'Oviedo

Le bas-relief de Rennes-le-Château mesure 0,70 m de hauteur, 1,34 m de largeur et 6 centimètres d'épaisseur. Sculptée dans un grès local, cette dalle, à la partie supérieure sciée, fut déplacée du centre de l'église par l'abbé Saunière afin d'être posée au pied de la croix de mission, dans le jardin de l'église, en 1905.

Funeste initiative s'il en était puisque, dès lors, le gel, la pluie et les sabots des paroissiens entamèrent sa lente, mais inexorable, dégradation.

Heureusement, une grande figure de Carcassonne, Monsieur **Pierre Embry** (1886-1959), historien et archéologue qui fut le conservateur des antiquités et objets d'arts de l'Aude, décida le classement de la dalle, en 1947. Mais il fallut tout de même attendre encore neuf ans pour que, après délibérations du conseil municipal, la pierre soit transportée au dépôt lapidaire de la cité de Carcassonne, le 23 avril 1956.

monuments historiques

Expédié le 23-4-56

Séance du 11.12.55
 Le président expose à l'assemblée que suivant une lettre en date du 20 mai 1955, ce classement de conservation des monuments historiques concernent le bas-relief classé de l'époque Carolingienne.
 Le Conseil a été l'expasé au par président.
 Vu la dégradation que subit le bas relief par les intempéries, le Conseil décide le transfert au musee de la cité de Carcassonne la restauration de la pierre et le transfert sera à la charge de la Conservation des monuments historiques.
 Georges Lopez Fabre J...
 Louis Stors S. Saunier

Délibérations du conseil municipal de Rennes-le-Château - 11 décembre 1955



Pierre Embry - 1886-1959

En 1970, la municipalité obtint l'autorisation de ramener la dalle à Rennes-le-Château. Elle se trouve depuis exposée au musée du village.

« On » dit que, durant son séjour à Carcassonne, la vénérable pierre tombale y aurait été restaurée. Curieuse conception de la restauration d'objets d'art... si l'on en juge par comparaison des photographies, ci-après.



Très rare photo de la dalle avant transport à Carcassonne - Pierre Embry

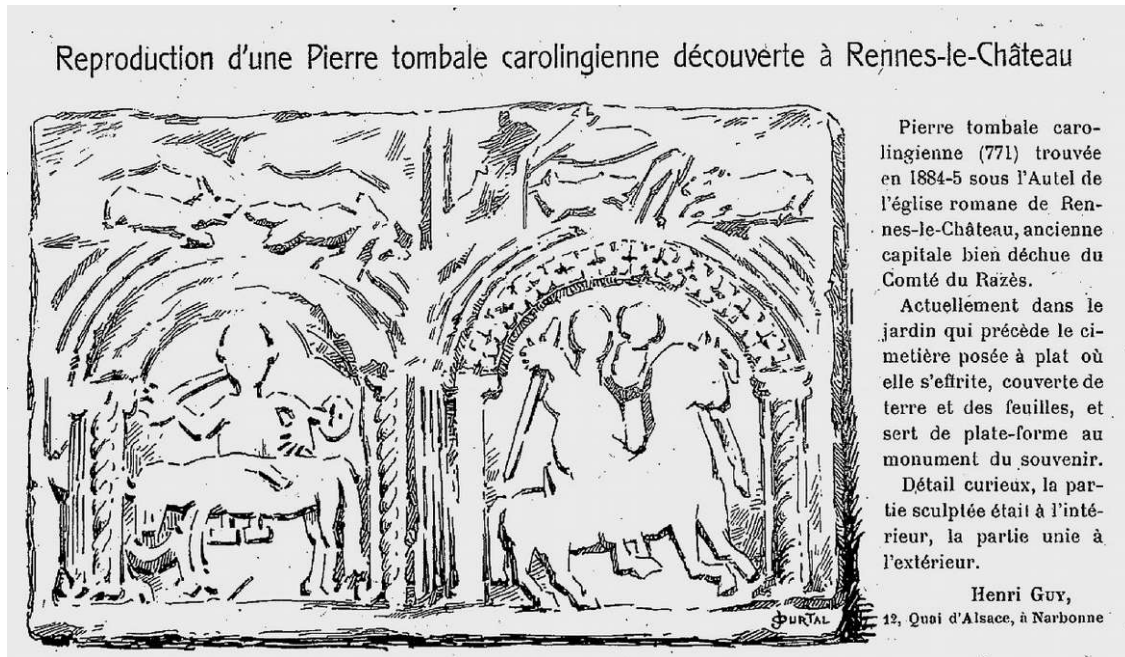


Dalle du Chevalier au musée de Rennes-le-Château - Photo Jean Brunelin

Malgré la mauvaise qualité de la photo de la pierre avant déplacement, on se rend bien compte qu'au retour de celle-ci à Rennes-le-Château, le bas-relief avait été dégradé -

notamment sur sa partie gauche - et que plusieurs parties manquaient. Ainsi, le cou et le museau de l'animal (certainement un cheval) qui est penché sur une auge ont disparu. Plus ennuyeux, comme nous le verrons par la suite, le curieux objet circulaire tenu en main gauche par le personnage assis en amazone a, lui aussi, été irrémédiablement détruit.

En 1927, ainsi que l'atteste le croquis figurant à la page 197 du bulletin de la S.E.S.A du 1^{er} décembre 1927, les détails apparaissant sur la photographie de Pierre Embry avaient également été minutieusement relevés.



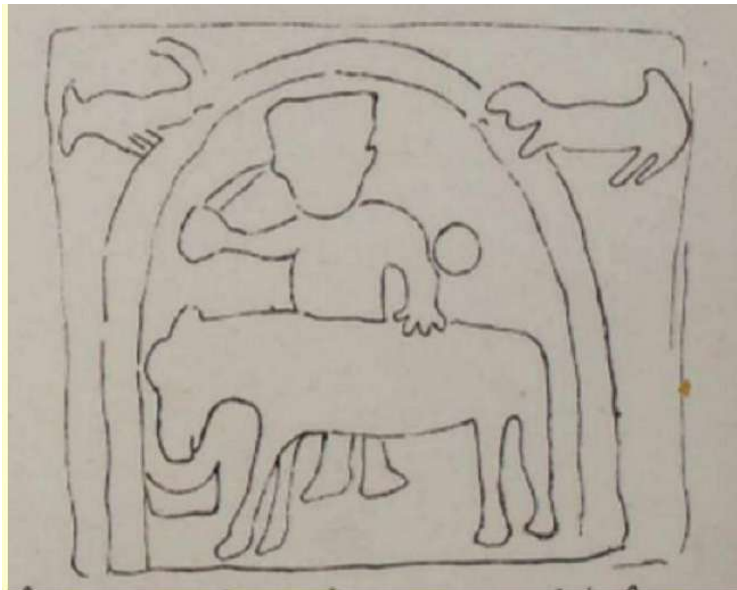
On peut donc en conclure que, bien que l'idée de Bérenger Saunière d'exposer cette dalle de vieux grès dans le jardin de l'église ait été pour le moins saugrenue, c'est bien **durant son séjour au musée** lapidaire de Carcassonne que la pierre gravée fut définitivement abîmée. Pour une fois, le curé n'était pas coupable de sacrilège.

Plusieurs hypothèses furent formées, après étude des personnages et de leurs attributs. Scène de chasse, évocation de la Sainte Famille lors de la fuite en Égypte, Roland jouant de l'olifant pendant que Charlemagne s'éloigne du champ de bataille, massacre des Innocents sur l'ordre d'Hérode, tournoi, représentation du sceau des Templiers, figuration d'un sacrifice (Abraham ?)... comme d'habitude, les théories n'ont point manqué.

Balayons rapidement les plus fantaisistes. La dalle fut datée du VIII^e ou du IX^e siècle alors que l'ordre du Temple ne fut créé qu'en 1129... cela se passe de commentaires. Le personnage situé à gauche, et qui monte à « l'amazone », est une femme, cela a été attesté, exit donc la belle histoire de Roland de Roncevaux.

La scène de sacrifice fut proposée par l'archéologue Henri Rouzaud, qui visita Rennes-le-Château en septembre 1910 et fit effectuer un moulage de la « dalle des Chevaliers » en 1914. L'employé d'octroi qui se chargea du travail, un dénommé Rivière, avait pris soin de faire un croquis de la sculpture après moulage mais, manifestement, sa vision des choses ne concordait pas exactement à la réalité matérielle. De fait, si on ne se base que sur son relevé, la théorie du sacrifice peut se concevoir. Cependant, il est manifeste qu'elle ne correspond nullement aux motifs sculptés du bas-relief.

En réalité, le personnage ne se tient pas debout derrière l'animal, mais assis « en amazone » dessus. Il ne porte pas, non plus, une épée en main droite (pas plus qu'un cor de chasse) et sa main gauche n'est pas posée sur la croupe de la bête... puisqu'elle brandit un objet circulaire sur le côté.



Croquis de M. Rivière qui exécuta un moulage de la dalle en 1914

En revanche, les hypothèses évoquant une scène de chasse ainsi que la « fuite en Égypte » du Nouveau Testament contiennent des éléments fiables historiquement. Revenons plutôt sur cet étrange objet, tenu en main par le personnage de gauche du panneau sculpté. C'est en le comparant avec plusieurs bas-reliefs représentant la déesse Celte **Épona** que j'ai acquis la certitude qu'il s'agissait d'une femme assise sur un cheval. Et c'est, précisément, la sculpture de celle-ci, découverte en Allemagne dans la ville de Kempton, qui me mit sur la voie.



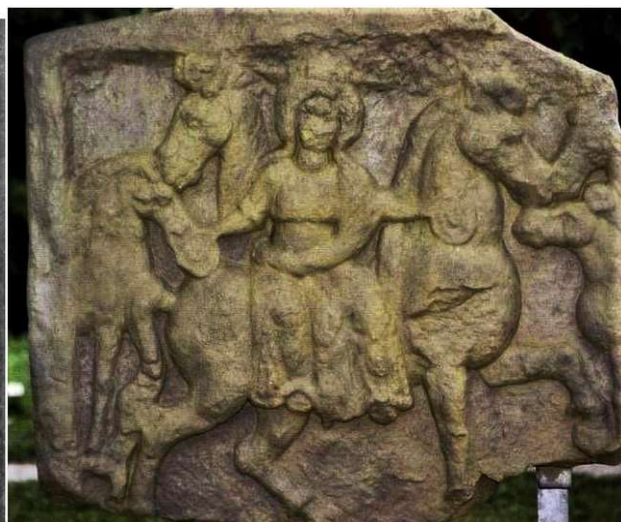
Sur le bas-relief allemand, la déesse tient une phiale dans chaque main, symbole de la libation en tant que rite de passage et non d'offrande. Ce détail est très intéressant car il associe, de fait, la représentation de la déesse à un contexte funéraire. La phiale (ou patère en latin) était une coupe en métal (bronze ou argent), ronde, sans anses ni pied et **dotée d'une protubérance en son centre**, utilisée pour les rituels religieux dans l'Antiquité.



Phiales grecques en bronze (env. – 500 ans avant J.C.)

Les représentations de la déesse Épona, assise en « amazone » sur un cheval et tendant une phiale à bout de bras sont innombrables et, on peut désormais l'affirmer, quasiment toutes conçues selon un modèle standard. Ainsi, dans son étude intitulée : *« Images de divinités tenant une phiale ou patère. La libation comme "rite de passage" - 1990 »*, Paul-Marie Veyne, historien et universitaire français spécialiste de la Rome antique, nous indique : **« La rhétorique naïve de la phiale ou patère abonde dans les arts mineurs et populaires. On ne s'étonnera pas de voir Épona tenant la patère, dans une situation à vrai dire curieuse : assise en amazone sur sa jument. »**

Lorsqu'on compare le bas-relief allemand à la photographie de Pierre Embry, avant les dégradations subies, il me paraît logique d'établir une analogie entre les deux personnages sculptés.



Bien sûr, la manière de chevaucher la monture est la même mais, plus que cela, il me semble évident que l'artiste ayant réalisé - très naïvement, il faut le dire - le bas-relief de Rennes-le-Château, a voulu représenter la cavalière **brandissant une phiale dans sa main gauche**, la « main » que certains chercheurs ont cru distinguer, posée sur la croupe de la monture, n'étant, en réalité, que le drapé de sa tunique dont un pan est enroulé sur l'épaule gauche et forme un demi-cercle. En outre, il me semble intéressant de remarquer la **petite bosse** au fond de la coupe qui apparaît à la fois sur les objets tenus en main par l'Épona allemande et celle de Rennes-le-Château. Un détail très caractéristique qui fait office de preuve.



Comme je l'indiquais supra, le même modèle fut utilisé des centaines de fois au travers du monde gallo-romain.



Épona autrichienne



Épona de Saône-et-Loire

Quant aux autres représentations de la déesse cavalière, la même symbolique fut déclinée en fonction des époques et des lieux, tout en demeurant conforme aux canons religieux inhérents à la divinité protectrice des cavaliers.

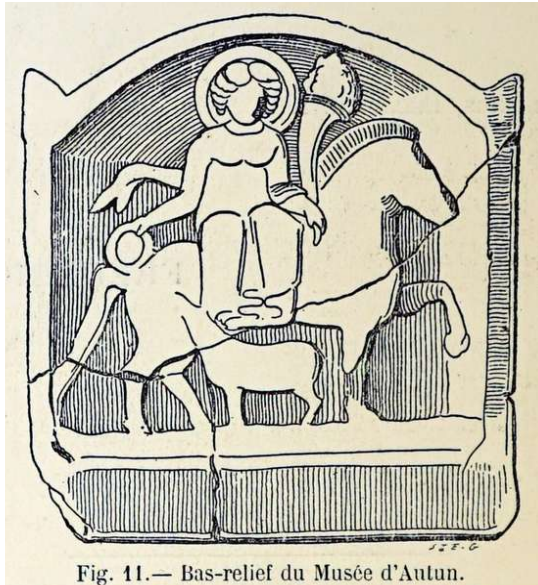


Fig. 41.— Bas-relief du Musée d'Autun.



Diverses représentations d'Épona

Parmi les hypothèses avancées, celle d'une représentation autochtone de la « **Fuite en Égypte** », épisode majeur de l'enfance du Christ, demeure l'une des plus probantes afin d'expliquer la symbolique de la « dalle au Chevalier ». Et, si elle se révèle si probante, c'est tout simplement parce qu'elle procède du modèle païen relatif à la déesse celte.

Voilà ce qu'indique l'éminent archéologue **Salomon Reinach**, (1858-1932), qui fut également conservateur du musée des Antiquités Nationales de Saint Germain en Laye et professeur d'histoire à l'École du Louvre, dans son article intitulé : « **Épona, la déesse gauloise des chevaux** », publié dans le numéro de 1895 de la Revue Archéologique.

Elle persista au moyen âge, comme le montre, par exemple, une sculpture d'un chapiteau de Saint-Benoit-sur-Loire (XI^e-XII^e siècle)⁹. En comparant cette figure à notre n° 60, on pourrait se demander, bien que les étapes intermédiaires fassent encore défaut, si le type populaire d'Epona (Isis) kourotrophe n'a pas exercé quelque influence sur celui de la Vierge dans des scènes comme celles de la Fuite en Égypte, où elle paraît généralement sur une mule, portant l'Enfant divin dans ses bras. On a déjà fait observer que certaines représentations de la Vierge se rattachent à des divinités kourotrophes du paganisme, entre autres aux déesses-mères si fréquentes dans l'art gallo-romain.



Bas-relief de Saint-Benoit-sur-Loire (XI^e siècle).

Cette théorie, si révolutionnaire en son temps, se trouve désormais largement corroborée par les récentes découvertes d'artefacts reproduisant la Mère des cavaliers.



Épona du Luxembourg



Fuite en Égypte



Épona autrichienne

D'ailleurs, **Brigitte Lescure** avait bien pressenti la vérité lorsqu'elle indiquait, au sujet de la dalle, dans son mémoire de maîtrise de l'histoire de l'art intitulé : « **Recherches archéologiques à Rennes-le-Château (Aude) du VIII^e au XVI^e siècles** » (1978 - pp 32 et 33) : « La signification du thème est inconnue. Les personnages historiques n'étant pas représentés à cette époque, cette scène n'est certainement pas symbolique comme celle du Musée de Narbonne. **Peut-être s'agit-il d'un thème païen repris comme symbole chrétien, ou d'une interprétation d'une scène peu connue de l'ancien ou du nouveau Testament** ». Cela se passe de commentaires.

Épona, grande déesse des Celtes, réunit en elle les traits de la **Mère des Dieux** de l'époque archaïque (paléolithique ?). Elle fut assimilée à Artémis, Déméter ou Cybèle en fonction des peuples et des régions, mais son origine remonte à la préhistoire des Européens. Ses pouvoirs de vie et de mort sont à mettre en correspondance avec son parèdre masculin (fils-amant) qui représente le Dieu primordial manifesté, ou Héros.

Ainsi que l'indique l'historien Gérard Poitrenaud : « Ces éléments conduisent à l'hypothèse que la déesse Épona (« la jument » en gaulois) est la « matrice » qui procure l'abondance sur la terre en s'unissant chaque année avec le « Père souverain, **grand cavalier céleste** qui a créé l'étincelle de toute vie ». La déesse est la mère, l'épouse et la fille du dieu fécondateur. Elle est une Mère Primordiale qui correspond au Père Universel, comme elle primordial et éternel, de même que Jupiter, père des dieux, est le fils, le frère et l'époux de Junon. La Déesse-Mère apparaît à la fois comme femme et jument, tandis que son parèdre s'incarne sous la forme d'un jeune garçon ou d'un poulain. On doit en déduire, avec Sterckx (Claude Sterckx est un celtologue belge), **que le Dieu-Père prend également la forme d'un cheval ou d'un cavalier ».**

Il n'est donc pas fortuit, à mon sens, que le bas-relief de Rennes-le-Château fasse coïncider, sur la même composition artistique, une femme cavalière porteuse de coupe, la déesse celte Épona, avec le fameux « **Héros-Cavalier** » issu du panthéon Thrace. D'ailleurs, l'étrange bas-relief de Rennes-le-Château n'est pas un exemplaire unique de cette double figuration puisque d'autres représentations similaires ont été découvertes par les archéologues.

Dans la deuxième partie de cette étude, je développerai la thématique du fameux « **Héros-Cavalier** » thrace, que l'on trouve représenté sur plus de 3000 bas-reliefs dans les Balkans et bien au delà et, par la même occasion, j'apporterai des éléments factuels prouvant que celui-ci fut bien représenté, tour à tour en compagnie des déesses Épona ou Cybèle, toutes deux élevées au rang de « Magna Mater ».

François Lange - 27 novembre 2024



Chapiteau de Saint Lazare d'Autun

Bibliographie

« *Notices sur la déesse gauloise Épona* » - Gérard Poitrenaud. Article issu d'un chapitre de l'étude « Cycle et Métamorphoses du dieu cerf » - Toulouse : Lucterios, 2014, pages 265-273.

« *Épona, la déesse celtique du cheval* » - Journal des études celtiques en Europe de l'Est et en Asie Mineure - 2012-2019.

« *Épona, la déesse gauloise des chevaux* » - Salomon Reinach, revue Archéologique - Paris 1895.

« *Notices sur la déesse gauloise Épona* » - Gérard Poitrenaud - Toulouse 2014.

« *Le long voyage d'Épona, des plaines gauloises au delta du Danube* » - Henri de Mégille – Chroniques chartistes - Avril 2019.

« *Images de divinités tenant une phiale ou patère* » - Paul Veyne - Article paru dans 'Anthropologie des mondes grecs anciens – 1990.

« *À la recherche des Thraces* » - Alexander Fol et Ivan Marazov - Éditions France-Empire - 1978.

« *Divinités équestres celtiques ou défunts héroïsés* » - Pierre Lambrechts - Article paru dans la revue « L'Antiquité Classique » - Année 1951.

« *Les monuments et le culte d'Épona chez les Éduens* » - Article d'Émile Thévenot dans « **L'Antiquité Classique** » - Année 1949.

À suivre . . .

Envoyer vos commentaires à : patrick.mensior@rennes-le-chateau-doc.fr